

ABONNEMENT
50 CENTIMS
PAR ANNÉE.

La Gazette de Joliette

ABONNEMENT
50 CENTIMS
PAR ANNÉE.

Politique, Commerciale, Agricole et d'Annonces.

Lettres funéraires imprimées à notre
Atelier. Livrées à une heure d'avis.

27^{ème} Année.—No. 13

JOLIETTE, JEUDI 28 JUILLET 1892.

M. ST-JEAN, Editeur-Propriétaire

Un miracle à Oakville.

LE CAS REMARQUABLE DE M. JOHN M. CONDOR

Complètement impotent pendant des années, traité par les Médecins de l'Hôpital Général de Toronto et renvoyé comme incurable. L'histoire de sa guérison miraculeuse d'après l'enquête faite par un Reporter de "l'Empire."

Depuis plus d'un an, on a donné aux lecteurs de l'Empire tous les détails de quelques unes des guérisons les plus remarquables du XIX^{ème} siècle, toutes ou presque toutes pour des cas considérés jusque-là incurables par les médecins les plus distingués. Les détails de ces cas ont été affirmés par les principaux journaux, tels que le Spectator et le Times, de Hamilton; le Herald, de Halifax; le Globe, de Toronto; le Monde, de Montréal; le News, de Detroit; le Journal d'Albany, N. Y.; l'Express, d'Albany et autres, dont la réputation est placée en dehors de la question posée par ces rapports.

Dernièrement, des rumeurs circulaient relativement au cas remarquable, dans la jolie petite ville d'Oakville, d'un jeune homme revenant à la santé après des années d'impotence et d'agonie. L'Empire entreprit de soumettre le cas à la plus rigide investigation et envoya dans ce but un de nos meilleurs reporters pour faire une investigation complète et impartiale de ce cas. Agissant selon ces instructions, notre reporter alla à Oakville et se rendit chez M. John W. Condor (qui avait si miraculeusement recouvré la santé); il n'avait pas entendu depuis longtemps la conversation avec lui qu'il était convaincu que les rapports qui avaient été faits étaient non seulement vrais, mais que "la moitié n'avait pas été dit." Le reporter trouva M. Condor à son travail dans un des départements les plus fatigants de la Manufacture de Paniers d'Oakville et fut tout surpris, en face de ce qu'il savait être le cas, d'être confronté avec un jeune homme bien découplé, au visage rebond et la mine alerte.

Ce jeune homme à présent solide était celui qui avait passé une grande partie de ses jours sur un lit de douleur, souffrant une agonie presque impossible à décrire. Lorsque le représentant de l'Empire annonça le but de sa visite, M. Condor fit de bon cœur une relation de son cas pour le bénéfice des autres malades. "Je suis, dit M. Condor, Anglais de naissance et suis venu dans ce pays avec mes parents lorsque j'étais âgé de neuf ans et à cette époque j'étais aussi solide et en aussi bonne santé que n'importe quel garçon de mon âge. J'ai maintenant 29 ans et c'est lorsque j'avais environ 14 ans que je ressentis les premières attaques de rhumatismes inflammatoires et pendant les quinze années qui s'écoulèrent entre cette époque et le moment de ma guérison arrivée il y a quelques mois, la langue ne peut dire combien j'ai souffert. Ma maladie a été déterminée, je crois, par de trop fréquentes baignades dans l'eau froide du lac. Les jointures de mon corps commencèrent à enfler, les tendons de mes jambes à se resserrer et les muscles de mes membres à se contracter. Je devins complètement impotent; cloué au lit et ne quittai pas la chambre pendant trois mois. Le médecin qui avait été appelé administra des préparations d'iode de potassium et autres remèdes sans aucun soulagement matériel.

Après quelques mois de souffrances, je devins assez fort pour quitter le lit, mais mes membres étaient raides et j'étais incapable d'accomplir un travail actif. Je fus plus ou moins souffrant pendant les neuf années suivantes, après quoi je dus encore prendre le lit. Cette attaque eut lieu en 1886 et elle fut bien plus sévère que la première. Mes pieds, mes chevilles, mes genoux, mes jambes, mes bras, mes épaules et, en somme, toutes les parties de mon corps étaient affectées. Mes jointures et mes muscles enflèrent énormément et le mal envahit même ma tête. Ma figure enfla beaucoup. J'étais incapable d'ouvrir la bouche, mes mâchoires semblaient collées ensemble. Je ne pouvais naturellement rien manger. On m'écartait les dents et l'on me faisait couler des aliments liquides dans la gorge. Je devins apathique et ne pus plus parler que d'une voix voûtée. Réellement, il m'est impossible de décrire l'état dans lequel je me trouvais pendant ces longs mois, avec mes membres enflés, tirés par

les tendons serrés jusqu'à mes corps émaciés, et toute ma structure tordue et contournée en des formes indescriptibles, je n'étais qu'un squelette déformé.

Pendant trois longs mois, je fus cloué au lit, après quoi je pus enfin me lever, mais j'étais une reine physique complète, allant clopin clopant sur des béquilles, un être absolument impotent. Mes souffrances étaient continuellement intenses et fréquemment, lorsque j'avais dans la rue en baltant, la douleur atteignait son paroxysme et je tombais inconscient sur le pave. Pendant tout ce temps, je fus soigné constamment par des médecins, mais leurs remèdes étaient inefficaces. Tout ce qu'il pouvait faire était de me refaire le système au moyen de toniques. Dans l'automne de 1889 et le printemps de 1890, je souffris encore de plusieurs attaques et à la fin, mon médecin, à bout d'expédients, me fit entrer à l'Hôpital Général de Toronto. J'entraî à l'Hôpital le 20 juin 1890 et y restai jusqu'au 20 septembre de la même année. Mais malgré tous les soins et l'attention que l'on me prodigua pendant que j'étais dans cette institution, on ne put remarquer aucune amélioration dans ma condition. Après avoir employé presque tous les remèdes que les médecins de l'Hôpital avaient à leur disposition—ils étaient environ une douzaine—on en arriva à la conclusion que mon cas était incurable et je fus renvoyé, avec cette condition que je pourrais rester un patient externe.

En conséquence, j'allai en consultation à l'hôpital depuis septembre 1890 jusqu'à la fin de janvier 1891. A cette époque de ma maladie, j'emprai soudainement et fut admis encore une fois à l'hôpital où je demeurai dans une condition misérable de souffrance pendant deux mois ou plus. Dans le printemps de 1891, je retournai à Oakville et essayai de faire quelque chose pour gagner ma vie. On me donna un travail léger à la fabrique de paniers mais il fallait m'aider et me ramener de mon atelier dans une voiture et me transporter de cette voiture à une table à l'atelier, sur laquelle je m'assayais pour faire mon travail. En août 1891, je tombai de nouveau malade et fus complètement impotent jusqu'au mois de janvier 1892. A cette époque, M. James, pharmacien de l'époque, me recommanda vivement d'essayer les Pilules Roses pour les Personnes Pâles du Dr Williams. J'avais des préventions contre ces remèdes brevetés, car j'avais dépensé presque tout ce que je possédais à acheter de nombreux soi-disant remèdes hautement recommandés.

J'avais introduit dans mon système de grandes quantités de remèdes de famille différents. J'avais épuisé la liste des liniments, mais tout en vain et j'hésitais par conséquent à suivre l'avis de M. James. Cependant, je vis plusieurs forts témoignages de la valeur des Pilules Roses du Dr Williams pour reconstruire le sang comme tonique pour les nerfs et pensant que si mon sang pouvait s'améliorer, l'état général de ma santé pourrait s'en ressentir, je résolus de faire l'essai des Pilules Roses. Avec le courage né du désespoir j'achetai une boîte, mais il n'y eut pas d'amélioration appréciable et je pensai que c'était comme les autres remèdes que j'avais achetées; enfin, pressé par des amis, je continuai de prendre les Pilules Roses et après en avoir employé sept boîtes, je fus récompensé en constatant un changement marqué dans mon état. Mon appétit revint, je me fis moins de mauvais sang, je pus mieux me servir de mes muscles et de mes membres et l'enflure diminua. Je continuai le remède jusqu'à ce que j'en aie pris vingt cinq boîtes, puis j'en arrêtai. Pendant ce temps, j'avais considérablement engraisé et pesais 160 livres.

C'était un gain de 60 livres en quelques semaines. Mes jointures reprinrent leur grosseur normale, mes muscles devinrent plus fermes, et par le fait j'étais un homme nouveau. Vers le mois d'avril, je pus me remettre au travail dans la fabrique de panier et à présent je peux travailler dix heures par jour aussi bien que n'importe qui. Je fais souvent des heures de travail en plus sans en ressentir de mauvais effets. Je joue au base-ball lesoir et je peux courir aussi bien que mes compagnons. J'ai presque envie de danser de joie, tant j'éprouve de soulagement après avoir si longtemps souffert. J'ai souvent prié que la mort me délivrât de mes souffrances, mais à présent c'est fini et je jouis de la sance comme ceux seulement qui ont souffert l'agonie pendant des années peuvent en

jouir. Je vous ai donné un bref aperçu de mes souffrances, mais d'après ce que je vous ai dit, vous pouvez deviner la profondeur de ma gratitude pour le grand remède qui a restauré ma santé et mes forces.

Désirant contrôler la vérité de l'histoire remarquable de M. Condor, le représentant de l'Empire alla chez M. F. W. James, le pharmacien d'Oakville, dont il est parlé plus haut. M. James corrobora entièrement tout ce qu'avait dit M. Condor. Lorsque ce dernier commença à prendre les Pilules roses du Dr Williams, il était un véritable squelette—sa santé était ruinée. Les gens de la ville l'avaient depuis longtemps condamné et ils ne crurent à sa guérison que lorsqu'ils le virent eux-même. La renommée de cette guérison s'est maintenue étendue dans toute la région et il en est résulté une vente énorme de Pilules Roses. "Je vends une douzaine et demie de boîte de Pilules Roses par jour," dit M. James, "et ceci est remarquable dans une petite ville comme Oakville. Et ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'elles donnent parfaites satisfaction. M. James cita de nombreux exemples de guérisons remarquables, après que d'autres remèdes avaient échoué. M. J. Robertson, qui demeure à un chemin entre Oakville et Milton, qui avait souffert d'asthme et de bronchite pendant près de quinze ans, a été guéri par l'emploi des Pilules Roses et cela après que les médecins lui eurent dit qu'il était inutile qu'il se soignât plus longtemps.

M. Robertson dit qu'il avait complètement perdu l'appétit, mais qu'après avoir pris sept boîtes de Pilules Roses, il était toujours prêt à prendre ses repas. Il considère son cas comme très remarquable. Par le fait, les Pilules Roses du Dr Williams sont reconnues comme un des plus grands remèdes modernes—un parfait reconstituant du sang et restaurateur des nerfs—guérissant des maladies telles que les rhumatismes, la névralgie, la paralysie progressive ou partielle, l'ataxie locomotrice, la danse de St-Guy, les maux de tête nerveux, la prostration nerveuse et la sensation de lassitude qui en résulte, maladies dépendant des humeurs du sang, telles que les scrofules, érysipèles chroniques, etc. Les pilules Roses redonnent les couleurs de la santé aux personnes pâles et anémiques et sont aussi un remède sûr pour tous les maux propres aux femmes; de même que pour les hommes, elles ont un effet radical dans tous les cas de fatigues intellectuelles, excès de travail ou autres maladies provenant d'excès de toute sorte.

Le reporter de l'Empire alla aussi voir M. J. C. Ford, propriétaire de la manufacture de paniers d'Oakville, dans laquelle M. Condor est employé. M. Ford dit qu'il avait eu connaissance de l'état pitoyable dans lequel M. Condor avait été pendant des années et qu'il avait cru qu'il ne guérirait jamais. La guérison était évidemment complète, car Condor accomplit régulièrement un labeur fatigant à la fabrique et il semble supporter ses fatigues aussi bien que le reste des employés.

M. Ford dit qu'il avait une grande estime pour le jeune homme et qu'il était heureux de sa délivrance merveilleuse du tombeau et de sa restauration à une santé vigoureuse. Afin de mieux vérifier les assertions de M. Condor, dans l'entrevue ci-dessus, le reporter à son retour à Toronto, alla examiner les registres de l'hôpital Général et y retrouva les entrées telles que M. Condor l'avait dit, ne laissant ainsi aucun doute que son cas est un des plus remarquables que l'on connaisse et d'autant plus remarquable qu'il déjona la science des meilleurs médecins de Toronto.

Ces pilules sont préparées par la Dr William's Medicine Co., Brockville, Ont., et Shenectady, N. Y. Elles se vendent à la boîte, (jamais par douzaine ou par cent) et le public est mis en garde contre les nombreuses imitations vendues ainsi), à 50 cents la boîte, ou six boîtes pour \$2.50. On peut les trouver chez tous les pharmaciens ou les obtenir par la poste, de la Dr William's Medicine Company ou à l'une ou l'autre de ces adresses. Le prix de ces pilules permet de suivre un traitement relativement peu coûteux, comparé aux autres remèdes ou au traitement d'un médecin.

La Capilline n'est pas moins utile pour l'entretien ordinaire de la chevelure que pour faciliter sa croissance et son embellissement.

FEUILLETON No 22

L'ENFANT TROUVÉ.

DEUXIÈME PARTIE

LE PATRE DU BOCCAGE

[Suite]

"Tandis que ces choses se passaient à Paris, j'étais dans l'Inde avec Pierre Giraud, mon associé. Je reçu une lettre dans laquelle on m'annonçait qu'un affreux malheur s'était appesanti sur ma maison: ma fille était devenue folle, et Brigitte Beaudoin venait de mourir subitement. A cette nouvelle inouïe, je fus comme renversé par la foudre. Je perdis connaissance et je restai longtemps sans donner signe de vie quand je revins à moi mon premier sentiment fut l'incrédulité. Je refusai d'ajouter foi à la certitude d'événements si incompréhensibles. Cependant je chargeai Pierre Giraud de terminer seul la vente de nos marchandises, de réunir les capitaux engagés qui constituaient la presque totalité de notre fortune, de m'apporter en France la part qui me revenait, et je m'embarquai immédiatement. Le voyage me parut d'une lenteur mortelle. J'aurais voulu dévorer l'espace. Enfin j'arrivai. Ce fut avec une horrible anxiété que je m'élançai vers ma demeure. Une étrange m'ouvrit la porte, puis une jeune fille vint à moi. Cette jeune fille était blanche et pâle comme un fantôme; elle avait les yeux fixes, la démarche hésitante. On eût dit qu'elle n'appartenait plus à la terre; elle ressemblait à une apparition. Qu'ajouterais-je, hélas! J'étais, en effet, devant une créature privée de raison, et c'était Lucienne! et c'était mon enfant! Devenu fou moi-même, je la saisis violemment dans mes bras, je l'inondai d'un torrent de larmes, je couvris son front de baisers ardents, comme si cette véhémence d'amour paternel eût dû ranimer son intelligence. Effort inutile! A peine me reconnut-elle. Mon désespoir paraissait la fatiguer, mais violemment elle ne comprenait pas. Alors je refoulai l'élan douloureux de mon cœur, je fis taire mes sanglots, et je n'eus plus qu'une pensée: découvrir la cause d'une si navrante calamité et tirer une vengeance éclatante de qui avait creusé dans mon existence ces deux abîmes sans fond, la folie et la mort. Une lettre me fut remise; elle m'apprit ce qui s'était passé. Cette lettre, écrit par Brigitte Beaudoin le jour même où elle avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante, était un cri d'angoisse et de repentir. Elle s'accusait d'avoir fait le malheur de ma fille; elle m'avouait que, voulant marier Lucienne à un noble et redoutant de ma part une décision contraire, elle l'avait déterminé, non sans peine, à épouser le vicomte de Saint-Chamans, certain, disait-elle, que je subirais sans trop d'irritation le fait accompli. Mais ce mépris de mon autorité avait reçu un châtiement terrible. La lettre se terminait ainsi: "Le vicomte de Saint Chamans est un misérable, un lâche! Hélas! le mariage, préparé par lui-même, n'était qu'une comédie infâme. Un laquais déguisé a servi de prête-tête. Lucienne a vécu trois mois près de celui qu'elle croyait son époux, et c'est ce monstre qui, las de dissimuler, a eu l'audace de révéler son crime. Ah! je tremble pour la raison de la pauvre enfant! Quand à moi, je sens qu'un coup terrible m'a frappé, car je suis coupable; rien ne peut m'absoudre, et je n'ai pas même le courage de crier: Grâce! pitié! pardon!" Ces derniers mots étaient presque illisibles. La mort était venue brusque et violente: elle avait paralysé la

main et fait tomber la plume; elle avait étouffé cet élan suprême du remords et du désespoir.

"Le jour même, je courus chez ce vicomte de Saint-Chamans. J'avais résolu de le tuer. Sa demeure se cachait au fond d'un faubourg. Je reconnus tout de suite une de ces petites maisons où se réfugie la débauche de nos grands seigneurs. Je frappai, rien ne répondit. Je fis retentir la porte de mille coups furieux, toujours même silence. Je m'informai aux alentours: j'appris alors que l'habitation était désertée depuis plusieurs mois. Désespéré, je me rendis chez le surintendant de la police, je portai plainte, et je demandai justice. Le surintendant m'écouta d'un air distrait et me répondit à peine. Il me déclara, au reste, qu'il n'existait qu'un vicomte de Saint-Chamans, lequel avait soixante-dix ans et vivait en province, uniquement occupé de dévotion. Il y avait eu sans doute usurpation de nom et de titre. C'est ce que je soupçonnais déjà. Mais où chercher le misérable? où le trouver? J'interrogeai Lucienne dans l'espoir d'obtenir d'elle quelque indice, de faire jaillir de son esprit quelque trait de lumière. Il ne lui échappa que des paroles incohérentes, d'incertaines lueurs. Mes questions, d'ailleurs, l'agitaient, et je dus y renoncer; elle était si languissante! Elle ressemblait à une de ces flammes légères qu'un souffle éteint. Je tremblais pour sa vie, et je lui épargnais les émotions. Mais le hasard fut impitoyable. Un jour qu'elle était assise à une fenêtre ouverte, un cavalier passa. Elle leva les yeux et se dressa tout à coup. "Ah! lui! s'écria-t-elle. Puis elle tomba sur le parquet. Quand je la relevai, elle n'existait plus. Aussitôt je bondis, et, saisissant une arme, je me précipitai sur les traces de l'infâme gentilhomme que le cri de ma fille venait de condamner. Mais soit qu'il eût reconnu sa victime et pris la fuite, soit que dans un élan irréflecti j'eusse mal suivi sa piste, je ne pus parvenir à le rejoindre, et je revins quelques heures après, haletant, épuisé, répandre tout ce que mon cœur avait de larmes sur le corps inanimé de mon enfant.

J'appris que le navire sur lequel s'était embarqué Pierre Giraud pour revenir en France avait sombré dans une tempête en pleine mer. Ainsi la fortune que me rapportait mon associé était perdue. Je me trouvais ruiné. Le hasard me conduisit dans ce repli du bocage, dont la solitude me plut. La cabane que j'habitais était flétrie à un bucheron. J'obtins qu'il me la cédât. Après quoi, je retournai à Paris, où je distribuai tout ce qui désormais n'était qu'un luxe superflu, et je revins m'établir ici. Bientôt une consolation m'apparut: ce fut l'étude. Peu à peu le goût de la science, que j'avais eu jadis, me revint à l'esprit. Puis le calme entra dans mon cœur, et le douloureux souvenir du passé ne le troubla plus que rarement. Quand il se ranime, je sens encore s'agiter en moi une haine vivace, et j'éprouve une violente tentation de me venger."

M. Mathieu se tut. Il demeura sombre et silencieux. Bénédicte l'avait écouté dans un profond silence. Il était attendri et pensif.

"Il est maintenant présumable, dit-il, que le criminel échappera à votre colère. Mais aucun forfait sans doute ne reste impuni. Il y a une justice mystérieuse qui plane sur les hommes: elle vous vengera."

"Elle n'a pas encore frappé, murmura le vieillard avec une sourde irritation.

"Qu'en savez-vous, maître?"

"J'ai revu le misérable dont les traits, quoique je n'eusse fait que les entrevoir une seconde, étaient restés dans mon souvenir. Je l'ai revu audacieux et insou-

lent, et j'espère encore me trouver face à face avec lui.

—Où denc? —Ici. —Et cet homme, quel est-il? —Le marquis Gaëtan d'Aprémont.

—En êtes-vous sûr? —Oui; mais je me convaincrasai de son identité. Puis... je me vengerais.

—Maître, reprit gravement le père, je comprends et j'approuve la vengeance qui suit de près l'affront, la vengeance rapide, instantanée, foudroyante. Mais quand les années ont passé pour ainsi dire cicatrises la plaie de l'âme, je ne la comprends pas et je ne l'approuve plus. Il semble alors que le droit de l'offense soit prescrit et qu'il n'y ait plus de légitime que le droit éternel du Juge souverain.

Ces imposantes paroles impressionnèrent M. Mathieu.

Un instant après, Bénédicte lui serra silencieusement la main et retourna vers son troupeau.

Le vieillard était encore immobile et réfléchi, lorsqu'un bruit lui fit relever la tête. Il tressaillit violemment, car il aperçut à l'entrée de la chaumière le marquis Gaëtan d'Aprémont.

VI

Après avoir, d'un air goguenard, lancé un coup d'œil dans l'intérieur de l'habitation, le marquis y pénétra et dit en ricanant:

—Eh bien! me voici; que me veux-tu, sorcier!

M. Mathieu était debout, pâle et tremblant. Il parvint cependant à contenir son émotion.

—Je veux d'abord, répondit-il, que vous me parliez avec déférence. Si vous êtes un gentilhomme, moi, je suis un vieillard, et les cheveux blancs sont encore plus respectables que les parchemins.

Gaëtan ricana plus haut.

—Le palisand drole que tu fais! répliqua-t-il. Je te conseille de prendre garde à toi.

—C'est justement ce que j'allais vous conseiller, vicomte de Saint-Chamans!

Le marquis resta quelques secondes comme interdit.

—Tiens! reprit-il, tu devines que j'ai porté ce nom? Parbleu! je suis tenté de croire que tu es vraiment un sorcier.

[A Continuer]

"August Flower"

Pendant deux ans j'ai souffert sérieusement de douleurs dans l'estomac et pendant tout ce temps j'ai reçu les soins d'un médecin. Finalement, après avoir essayé de tous les médicaments, il me dit que mon estomac était à peu près ruiné et que je devais cesser de manger de la nourriture solide, au moins pendant un certain temps. J'étais si faible, que je ne pouvais travailler. Enfin sur la recommandation d'un ami qui avait fait usage de vos préparations avec d'excellents résultats, je me procurai une bouteille d'"August Flower" et je commençai à en faire usage.

Un Estomac Ruiné

Il semble me donner un soulagement immédiatement, je repris rapidement des forces et j'engraissai, et mon appétit s'améliora, et je ne ressentis plus de malaise après avoir mangé. Je me sens maintenant comme un homme nouveau et je considère que l'"August Flower" m'a entièrement guéri de la dyspepsie, dans sa pire phase. James A. Dederick, Saugerties, New-York.

W. B. Uistey, St George, S. C., écrit: J'ai fait usage de votre "August Flower" pour la dyspepsie et je trouve que c'est un excellent remède.

Mortalité.—Les médecins attribuent à des affections de l'estomac les sept-huitièmes de la mortalité. Il faut donc donner le plus grand soin possible à cet organe, dès qu'il est affecté. Le grand stomacique du jour, ce sont les Amers Indigènes.

LA GAZETTE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Publié dans l'intérêt des comités de Joliette, Montcalm, l'Assomption et Berthier. Parait le jeudi de chaque semaine.

TARIF DES ANNONCES

1ère insertion par ligne 10 cts
Pour chaque insertion subséquente 5 cts
Pour annonces à longs termes, conditions libérales.

Tout ce qui concerne la rédaction l'envoi des correspondances, les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à

LA GAZETTE
JOLIETTE, P. Q.

JEUDI 28 JUILLET 1892.

Notre Situation Financière

La ville de Joliette a contracté plusieurs emprunts depuis quelques années.

Sa dette par conséquent a beaucoup augmenté. Malgré que celle-ci soit rendue à un chiffre passablement élevé, on ne doit pas en conclure cependant que nos sommes plus pauvres aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

Si nous considérons le nombre des améliorations publiques dont on nous a favorisés pendant cette période, on doit nécessairement reconnaître l'exactitude de cet avis.

Mentionnons quelques unes de ces améliorations.

Notre marché actuel dont la construction a entraîné une dépense de \$16,000 mérite de figurer en premier lieu dans cette énumération.

Viennent ensuite et successivement la pose des canaux d'égouts dans nos rues, l'aqueduc qui a coûté au delà de la somme de \$60,000, nos deux ponts en fer qui ont fait sortir de la caisse municipale \$6,000; la Station des Pompes qu'on n'a pu bâtir à moins de \$8,000, et en fin de compte la lumière électrique dont l'introduction ici, tant pour l'éclairage des rues que pour le besoin des particuliers chez eux, a coûté \$30,000.

Voilà donc autant de choses qui représentent en valeur et incontestablement beaucoup d'argent et dont on ne peut nier l'utilité.

Si d'un autre côté elles occasionnent des frais d'entretien, elles nous rapportent annuellement des bénéfices.

Il ne nous importent donc plus que d'administrer avec sagesse, avec économie et avec dévouement nos affaires municipales.

Ceux qui jusqu'ici ont été à tour de rôle, appelés à siéger dans notre Conseil de ville, ont toujours fait consciencieusement leur devoir sous ce rapport ainsi que preuve de bonne volonté dans l'exercice de leurs importantes fonctions.

Le passé relativement à cette question nous fait bien augurer de ce que sera l'avenir.

Néanmoins nous nous croyons pour le présent une petite remarque permise.

Nos édiles que nous n'avons qu'à féliciter pour le soin qu'ils prennent de nos intérêts, nous devons le noter, ne siègent pas assez régulièrement.

Nous n'en souffrons pas, nous voulons bien le croire, comme contribuables si ce n'est que par l'apatie dans laquelle cela tend à nous jeter concernant la gestion de nos petites affaires.

Nous ne pouvons de plus nous abstenir de dire en passant que nos conseillers lorsqu'ils siègent commencent trop tard leurs délibérations.

Si ils les ouvraient à l'heure due, c'est-à-dire à 8 hrs P. M. l'assistance serait plus considérable.

On se rendrait aussi avec plus d'empressement aux séances régulières si ils s'assemblaient chaque semaine au jour fixé pour cela.

Nous sommes d'avis, tout bien considéré, que cette petite réforme très facile à opérer, ne pourrait que nous être avantageuse.

Son premier effet serait de nous intéresser plus qu'on ne parait l'être généralement, à l'élection de nos conseillers et de nous mettre en mesure d'accorder à chacun d'eux leur juste part de mérite, leur terme d'office expiré.

Espérant que ces quelques courtes observations ne froisseront personne et surtout qu'elles porteront leur fruit, nous réitérons l'expression de notre confiance dans l'avenir de notre belle petite ville que nous aimons à voir progresser.

Le Collège de l'Assomption

On construit en ce moment une nouvelle aile au collège de l'Assomption. Cette construction est en pierre à quatre étages. Les travaux sont poussés activement. Deux étages sont presque terminés.

C'est l'accroissement constant du nombre des élèves qui a rendu cette aile nécessaire. De cette manière les élèves et les professeurs auront plus de confort.

L'an dernier, il y avait au collège de l'Assomption 315 élèves et on s'attend à ce que ce chiffre sera considérablement dépassé.

Un mot sur les récoltes

Le beau temps est enfin arrivé, et par tout plus que jamais, sous les rayons bienfaisants de notre soleil d'été, se ravivent les champs, les prés. Espérons que malgré les intempéries du printemps, causes de retard dans les semailles, la moisson ne sera moins abondante quand nous demanderons à la terre ses produits, lorsque sera venu le temps de la récolte, qui l'est actuellement du moins pour les foins.

La récolte est la fin et le couronnement des travaux de l'agriculture. Il semble que toute solitude doit être désormais bannie. Le fruit est mûr, il ne nous reste qu'à le cueillir; et cependant tout le travail de l'année peut être accompli par notre nonchalant.

C'est en approchant des côtes que naufrages sont les plus fréquents. On pourrait compier les pertes éprouvées par les cultivateurs au moment où la récolte est prête, où les travaux sont accomplis, toute dépense effectuée, comme étant les plus nombreuses et les plus funestes; perte pour avoir laissé échapper le moment favorable, pour avoir devancé ou dépassé la maturité; pertes pour les fausses manœuvres, qui détériorent les produits; pertes pour les mauvais arrangements, qui surchargent l'opération de frais; pertes enfin, pour les intempéries qui surviennent à cette époque de l'année où les orages sont si fréquents et si imprévus.

Le cultivateur expérimenté, qui connaît ces écueils de l'agriculture, n'est jamais plus inquiet et plus affairé que dans ce moment suprême, et c'est par l'opportunité, l'apropos de ses combinaisons et la rapidité de ses mouvements qu'on peut principalement le juger. Le débutant aura conduit aussi bien que lui tous ses travaux de culture; c'est aussi que les forces dont il dispose habituellement auront pu y suffire; c'est qu'il a eu un temps, pour ainsi dire, indéfini pour le faire, et la plupart d'entre eux peuvent, sans grand inconvénient, être remis d'une semaine à l'autre. Mais arrivé à l'époque de la nature des plantes, l'homme consommé dans son art sait seul saisir le moment propice, mesurer l'étendue de son travail, calculer les chances probables d'interruption, proportionner le degré de maturité qu'il doit saisir pour commencer sa récolte à sa curée probable; s'assurer le nombre d'ouvriers et d'attelages qui nous sont nécessaires. Aussi, chez lui, tout se termine rapidement et à peu de frais, tandis que, chez son voisin, le temps se perd dans des hésitations, dans l'emploi des moyens intempestifs. Le moment propice mal choisi fait dépasser la maturité pour les derniers jours de la récolte, et produit des pertes considérables; on est arrêté par le défaut d'ouvriers nécessaires, et on s'en procure de nouveaux qu'à grands frais, etc., etc.

Il y a donc quelques principes généraux qu'il ne faut jamais perdre de vue relativement aux récoltes:

1° S'assurer le plus grand nombre d'ouvriers possible.

2° Il n'y aurait plus de chances fâcheuses à courir si on pouvait faire la récolte en un jour, parce qu'il serait facile alors de choisir l'époque de la maturité, de juger de l'état du temps. Chaque jour de plus ajoute une chance nouvelle. Heureusement qu'aujourd'hui l'agriculture manque de bras, peut demander à la mécanique les progrès qu'elle s'est dédaignés autrefois, et grâce à ces machines merveilleuses que doit posséder tout bon cultivateur, la récolte est vite terminée.

3° Les ouvriers devant faire chacun, une partie distincte de l'ouvrage, il faut proportionner leur nombre respectifs de manière que tous travaillent sans relâche. Ici le jugement du chef de culture entre pour beaucoup; nos formules ne sont que des indications moyennes susceptibles de modifications infinies.

4° Le nombre d'ouvriers étant déterminé, ainsi que la durée probable de la moisson, on pourra juger en quel état de maturité il faut la commencer.

5° Les produits récoltés doivent être mis le plus rapidement possible dans un état où ils ne puissent pas crasner les intempéries. C'est dire assez qu'il ne faut laisser aucun intervalle entre les opérations et que les gerbes doivent être engraissées et mises en meules aussitôt que cela est possible.

6° Le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial ayant voté le subside nécessaire à la construction d'une voie ferrée devant aller de St-Félix de Valois à St-Jean de Matha, dans le comté de Joliette, les travaux doivent commencer sous peu de jours pour se continuer activement afin que cette voie ferrée soit terminée à l'automne.

7° L'hon. M. Chapleau, ministre des douanes, doit quitter Ottawa dans une couple de semaines pour une tournée d'inspection aux principaux ports de douane en Canada.

8° Monseigneur O'Mahony, évêque de Kingston, est mourant.

Au jour le jour

—Si tu ne le tais pas, je vais le dire à M. Curé, et il te coupera les oreilles.

—De grâce, madame, modérez-vous; Monsieur le Curé serait peu flatté de vous entendre.

—Quand cessera-t-on d'user de pareille sornette pour élever les enfants.

Il y a des gens qui veulent à tout prix que l'on plante les tomates dans une terre maigre, ils ont peut-être raison. Planté-les cependant dans une terre riche, et vous n'aurez pas tort. Vous n'aurez beaucoup de fruit cependant qu'à la condition que vous enlèverez toutes les feuilles et toutes les tiges inutilisées.

Madame Ard. ne s'abonne pas à la Famille parce qu'il n'y a pas d'images comme dans le Samedi. Quand ferons-nous passer les articles avant les images, pour les enfants, c'est très bien.

Mademoiselle Z. s'assied pour essayer sa vaisselle! C'est la première fois que je vois ce spectacle. On est évidemment dans le siècle de la paresse.

Pauvre Jean, l'ivrogne, qui nous répond toujours: "voyez-vous, ma constitution est altérée, il faut bien que je la désaltère!"

F. A. B.

Une gerbe de pensées

Combien de personne ont des griffes à la langue, et ne savent licher sans écorcher.

En fait d'amis, ceux de table sont les moins; ces arbres contiennent trop à arroser, et les fruits n'en sont pas de garde.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'être moquer.

La morale, science des mœurs et du bonheur, nous enseigne à mettre nos besoins en harmonie avec nos devoirs.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale, qu'une oreille juste n'en admet en musique.

La seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie.

La délicatesse dans le choix des mots caractérise les personnes de bon ton et de bonne compagnie.

Il faut toujours proportionner le moyen à la chose, et ne pas prendre un levier pour soulever une paille.

Nous serions tous assez riches, si nous ne voulions que le nécessaire.

Un grand nom sans mérite est une épithète sur un cercueil.

L'homme doit se nourrir sans doute; mais il ne suffit pas qu'il nourrisse son corps, il doit se nourrir tout entier, et surtout alimenter son intelligence, qui est la plus belle partie de lui-même.

Persone ne commande avec sûreté que celui qui a bien obéi.

Les hommes manquent plutôt à l'occasion que l'occasion ne leur manque.

L'ennui qui dévore les autres hommes est inconnu à ceux qui savent s'occuper.

Quand le sage nous offense, son repentir infailible doit nous satisfaire; si c'est un fou, on l'est plus que lui de s'en venger.

La persévérance dans une résolution doit avoir des bornes; dès que l'on s'aperçoit que l'on fait fausse route, il faut savoir revenir sur ses pas. L'opiniâtreté n'est que l'énergie de la sottise.

La marque d'un esprit faux est un trop grand attachement à ses opinions; les nuages qu'élevé l'amour propre obscurcissent les lumières de la raison.

Tous l'apparence d'une félicité trompeuse, l'opulence cache une misère véritable; c'est un poison qu'on boit dans une coupe d'or.

L'orgueil gâte une belle âme, comme l'enflure du visage gâte de beaux traits.

L'outrage avilit celui qui le fait et non celui qui le reçoit.

L'homme prudent amasse pendant la moisson; celui là est un insensé qui se livre au repos pendant la saison du travail.

Pasqua.

Le Petit Orphelin

I

Notre espèce, j'en conviens, n'offre pas aux regards de l'observateur des vertus sans lacunes, et ce ne sont pas les beaux exemples d'honneur incorruptible, de désintéressement et de générosité qui abondent le plus parmi nous.

Toutefois, gardons-nous de calomnier le genre humain, dont nous faisons partie d'ailleurs, et auquel une si étroite solidarité nous attache! Ne disons pas, avec le philosophe anglais Hobbes que "l'homme est toujours un loup pour l'homme." Il y a des hommes, grâce au ciel! et en grand nombre, pour qui un homme est un frère.

Vous êtes de ceux là, cher lecteur et je vous en félicite. Vous ne serz donc pas indifférent à la petite aventure que je viens vous raconter aujourd'hui, d'autant plus qu'elle n'est pas inventée à plaisir et pour les besoins de cette causerie, mais qu'elle s'est absolument passée comme je vais le dire.

Un des jours de la semaine dernière, à une heure peu avancée de la matinée, un corbillard de pauvre s'avancait le long du boulevard de Glych vers le cimetière de Montmartre.

Je ne sais plus le nom du peintre qui a représenté éloquentement un chien maigre, le museau baissé et l'œil triste qui marche derrière le corbillard de l'indigent qui fut son maître. Cette fois, ce n'était pas un chien qui accompagnait le funèbre équipage, mais bien un petit garçon, lequel paraissait âgé de six ans au plus, et trotinait dans la poussière en pleurant et en grignolant un morceau de pain. Le tableau n'en était que plus touchant, que plus douloureux à voir.

On allait prendre l'avenue du cimetière, quand un honnête ouvrier, qui venait d'achever son travail, frappé de l'isolement de ce pauvre cortège et se sentant ému, ôta d'abord sa casquette, puis se mit aux côtés de l'enfant pour accompagner le corps jusqu'à sa dernière demeure.

Il pensait et murmurait tout bas: —Ne devons nous nous rendre ces devoirs les uns aux autres? Qui sait ce que le ciel me réserve à moi-même?

II

Quand la cérémonie fut achevée, il se retourna vers son petit compagnon: —Qui donc a-t-on porté là, lui demanda-t-il avec intérêt.

—C'est maman, répondit l'enfant, en laissant tomber son pain pour frotter avec ses deux petites mains rouges ses yeux qui commencent à s'emplir de larmes.

—Et ton papa, où est-il? reprit le bon ouvrier, cherchant à faire diversion à la douleur de l'enfant.

—Papa?... je n'en ai pas... fit le malheureux, et il baissa sa tête blonde.

L'ouvrier, de plus en plus touché et attentif, considéra un moment cette frêle et mince créature, et il lui dit enfin:

—Eh bien, où vas-tu aller, alors? Je n'en sais rien, répondit l'enfant avec cette naïve insouciance de son âge.

Les enfants sont, en effet, comme les oiseaux: ils croient instinctivement à la Providence, qui leur ménage un nid dans les branches des arbres, une goutte d'eau pure à la source prochaine, quelques grains de blé sur le chemin même ou dans le champ que d'autres ont moissonné.

Cependant l'ouvrier baissa la tête à son tour et semblait réfléchir. Puis, comme quelqu'un qui vient de prendre une résolution courageuse, il dit au pauvre orphelin: —Donne-moi ta main. Comment t'appelles-tu? —Je m'appelle Jules, dit l'enfant en s'emparant de la main qu'on lui tendait.

L'ouvrier qui venait de réfléchir encore un instant, s'écria:

—Ma fois tant pis! Quand y en a pour quatre, y en a pour cinq; la bourgeoisie criera si elle veut, je l'emène chez nous. Seulement trotte ferme, mon mioche, car y a un fameux ruban de chemin d'ici à la soupe.

L'orphelin sourit à travers ses larmes et montra deux petites jambes agiles et déterminées.

Et l'on se mit en route. L'ouvrier logeait au faubourg Saint-Antoine. L'homme et l'enfant, le protecteur et le protégé, marchèrent rapidement et sans échanger un seul mot.

III

Le protecteur, malgré tout, n'était pas tranquille; et, à mesure qu'ils approchaient de la maison, de la soupe, comme il disait, son front ne laissait pas de devenir quelque peu sombre et son pas un peu lent.

Il s'inquiétait, et non sans cause, de la réception qu'allait faire sa femme au nouveau petit pensionnaire qu'il lui amenait.

Dans un ménage déjà chargé d'enfants, un nouveau de plus n'est pas chose indifférente, et le petit Jules n'était pas seulement un convive; mais quelqu'un qu'il faudrait loger, vêtir, élever, et dont l'appât et les besoins croitraient avec la taille.

Le jour était mal choisi à tous égards pour une proposition du genre de celle que méditait l'ouvrier. Du bas de l'escalier, il entendit une discussion assez vive entre un

homme même et un interlocuteur qu'il son de la voix il ne reconnut pas tout d'abord; Cet interlocuteur n'était autre que le propriétaire de l'immeuble, qui réclamait impérieusement le terme de juillet en retard depuis cinq semaines.

L'ouvrier s'excusait comme elle pouvait et suppliait pour qu'un nouveau délai fut accordé encore à la pauvre famille. Son mari avait été malade, et les maladies sont si chères! et puis l'ouvrage avait manqué.

En voyant l'ouvrier, et surtout en apprenant la nouvelle qu'il venait de faire, elle se prit à exhaler sa mauvaise humeur à grand renfort d'exclamations et de plaintes.

—Il ne manquait plus que cela pour nous finir, et nous voilà bien lotis avec cinq enfants à nourrir... Mais, monsieur se paye le luxe de la charité, absolument comme s'il était millionnaire et qu'il n'eût qu'à se courber pour ramasser à terre du pain et de l'argent. Eh bien! va à la guise; moi, je renonce à de nouveaux sacrifices.

L'enfant regardait avec de grands yeux étonnés, et l'ouvrier silencieux, attendait que l'orage eût passé. A la première éclaircie, c'est à dire, dès qu'il lui fut permis de répondre:

Eh bien! dit-il, je m'en vais reporter ce petit au cimetière, puisque tu n'en veux pas.

Il reprit l'enfant par la main et fit mine de vouloir l'emmener.

Mais sa femme, qui était plus criarde que méchante, s'élança vers lui, et lui arrachant la petite créature:

—C'est ça, c'est ça! cria-t-elle du fond de son gosier enroué, tu vas le fourrer dans le trou avec sa mère, n'est-ce pas? Tu n'est qu'un serain! Allons, si tu me jures de ne mettre jamais le pied au cabaret, je le garde.

IV

Ne plus jamais, jamais, mettre le pied au cabaret quand il fait soif et que des camarades nous y invitent, c'est assurément une extrême cruauté, pensa le bon ouvrier, et je ne suis pas bien sûr qu'avant de prêter serment à sa femme, il n'éprouva pas quelques hésitations. Mais sa conscience d'un côté et ses habitudes de l'autre, — de tristes habitudes, en somme, et qu'en plus d'une rencontre il s'était reprochées lui-même, — il n'y avait pas à tergiverser.

Il leva les deux mains et, comme il en était requis, il jura. Puis, regardant sa femme, il se bâta d'ajouter: —Ce ne sera pas cette fois, je te le promets, un serment d'ivrognerie.

Or, le propriétaire, qui s'était curieusement arrêté pour connaître la suite de cette querelle de ménage touché au cœur de la compassion spontanée et de la charité de ces pauvres gens qui, manquant eux-mêmes du nécessaire, trouvaient pourtant encore moyen de venir en aide à plus malheureux qu'eux, s'avança et attrapa à son tour le petit orphelin pour l'embrasser:

—Allons, dit-il, j-comprends vos retards avec moi et je les excuse, mais vous me permettez bien, je l'espère, de m'associer à vous pour secourir ce pauvre enfant. Je vous fais la remise de votre loyer pour payer ici sa bienvenue, puis je me charge de son entretien. Je lui donnerai tous les vieux effets de mon fils, qui est un peu plus grand que lui.

Et, en s'en allant, le brave homme déposa la quittance sur la table, puis une fois chez lui, il envoya sa servante porter un panier contenant du vin, de la viande et autres choses nécessaires au pauvre ménage qui venait d'augmenter ses charges sans songer le moins du monde à ses privations.

On a rassemblé dans un recueil populaire intitulé *Morale en action*, de mémorables exemples de probité, d'honneur et de vertu. Il me semble que cette anecdote, dont je puis garantir la complète authenticité est digne de figurer à côté des hauts faits les plus beaux et les plus méritants qu'on cite dans les annales de la philanthropie humaine et chrétienne.

La charité est admirable partout; mais la charité du pauvre, qui est doublement la charité, n'est elle pas deux fois admirable?

Rzp.

L'exposition de Chicago

OTTAWA, 23.—L'espace accordé au Canada, dans le bâtiment de l'agriculture à l'exposition de Chicago mesure 10,000 pieds de superficie. L'étalage des produits sera fait par provinces. Les échantillons de grain devront être de 10 à 20 livres. Ils indiqueront le nom du producteur, l'endroit où ils ont été récoltés, la nature du sol qui les a produits, la date des semailles, le rendement par arpent, ainsi que le nom particulier du grain. Ces échantillons seront exposés dans des bocaux en verre appropriés munis d'une étiquette portant le nom de l'exposant.

Toute une section du bâtiment de l'agriculture sera consacré à l'exposition des produits de l'apiculture. Les échantillons de miel en gâteaux ne devront pas peser plus de 100 livres. Quand au miel liquide il ne devra pas représenter plus de 50 livres par échantillon.

LA FONDRE A BEAUBARNOLS

Vers 10 h, vendredi, la fondre est tombée sur l'église de Beaubarnols et a fait d'importants dégâts.

Le bedeau et une laïque occupés au nettoyage à l'intérieur de l'église ont été frappés par le fluide et on les a relevés sans connaissance.

Ils ont repris leurs sens après avoir reçu les soins des personnes accourues à leur secours. Les vitraux de couleur ont été brisés. Une grosse pierre s'est détachée du corré de l'église et les murs ont pas mal été endommagés.

Le Pacifique Canadien

Etat des recettes pour la semaine finissant le 21 juillet:

1892.....\$417,000
1891..... 384,000

Augmentation pour 1892.....\$33,000

BUVONS UNE LARME

Mes enfants, je ne prends rien, à moins que vous ne buviez ce que je vais vous ordonner, dit le vieux Pierre, en répondant à l'invitation qu'on venait de lui faire. C'était un venet de vieille, sa réputation d'ivrogne était bien établie; personne ne pouvant lui tenir tête dans la paroisse. Aussi les jeunes gens le regardèrent-ils avec étonnement.

—L'idée, répliqua l'un d'eux, de nous forcer à boire à votre goût. Vous voulez peut-être nous griser d'un seul coup avec vos mélanges impossibles. Vous êtes le chef des "couteaux" et, pour ma part, je ne me soumettrai pas à vos conditions.

—Il vent donner une dose d'huile de castor dans du brandy, suggéra le juge de paix, qui s'était bien pris l'huile pour avoir le brandy.

—Non, je suis franc. Prenez mon coup, et je suis de votre avis.

Après quelques hésitations, les jeunes buveurs consentirent et tous se placèrent en file le long du comptoir. Tous les regards étaient fixés sur le vieux Pierre.

—M. l'hôtelier, dit celui-ci, donnez moi un verre d'eau.

—Hein! Quoi? De l'eau?

—Oui, de l'eau. C'est un nouveau coup pour moi, je l'admets, et l'article est rare ici, je le sais. Il y a quelques jours, j'étais allé faire une partie de pêche avec des amis. Naturellement nous avions pris nos provisions de bouche, une pleine de whisky. Car, comme dit le proverbe, "pas de boisson, pas de poisson."

Cette fois là, le proverbe a menti, nous n'avons pas pris de poissons et pourtant, Dieu sait s'il avait de la boisson.

Le soir, je n'étais pas plein, j'étais comble, j'étais enflé comme un tonneau. Je me traînai de peine et de misère sous un arbre et je m'y endormis. Les amis burent le reste et repartirent pour le village.

Quelle bonne farce! croyaient-ils de m'avoir laissé là! Ivre; aussi le répandirent-ils bientôt par tout le village.

Mon fils l'entendit et rapporta la nouvelle à la maison.

Eh bien! Je restai sous l'arbre toute la nuit et, quand je m'éveillai, ma femme était assise à mes côtés. Elle ne dit pas une parole, mais détourna la tête et je vis qu'elle sanglotait.

"Je voudrais bien boire" dis-je. Alors elle prit la tasse qu'elle avait apportée, courut l'emplir à une source voisine et me l'apporta. En me la donnant, elle pencha la tête au-dessus pour m'empêcher de voir ses yeux rouges.

Une larme tomba dans la tasse.

Je la vis.

Je pris la tasse et la levai au ciel, je jurai que jamais je ne boirais une autre larme de ma femme, comme je l'avais fait depuis vingt ans.

Vous autres, mes gars, vous savez que j'avais délaissé ce jour là. Vous en étiez tous.

Un autre verre d'eau, s'il vous plaît, M. l'hôtelier.

Le Cholera

Plusieurs journaux sont effrayés du danger qui nous menace par le fait que l'épidémie du choléra qui sévit en ce moment en Europe augmente rapidement et semble suivre la même marche que les épidémies de 1832 et 1854. Et ils se demandent, le Times de Moncton, entre autre, si nous sommes préparés pour faire face au fleau, si les autorités canadiennes prennent bien toutes les mesures nécessaires pour préserver le pays de la contagion.

Sous le rapport des mesures sanitaires il y a certainement beaucoup à faire encore, et nous croyons pas suffisamment protégés contre le fléau qui menace de passer de l'Europe en Amérique.

Le gouvernement fédéral ainsi que les gouvernements des provinces devraient agir sans retard et ne rien négliger pour préserver le Canada d'une aussi terrible maladie.

NAISSANCE

En cette ville le 26 du courant, la Dame de M. Eucide Barry, une fille.

Nouvelles Locales.

M. J. Lavigne restaurateur tiendra désormais en vente tous les vendredis des crêpes fraîches.

La chaleur était telle mardi que des ouvriers ont dû suspendre leurs travaux.

M. A. Généreux, du Richelieu, à Montréal, est venu se promener dans sa famille lundi de cette semaine.

Une fille sachant faire la cuisine, trouvera immédiatement de l'emploi en s'adressant à M. Amédée Manseau, hôtelier, à l'ancienne place de M. N. Leblanc, Joliette.

Notre vieille église doit être démolie d'ici à quelques jours.

Le bain public ouvert ici par M. Martial H. Leprohon, marchand de fer, est pour notre localité une innovation dont par ces temps de chauds chaleurs chacun reconnaît l'utilité. Les baigneurs des deux sexes s'y rendent en foule.

M. J. Vézina gérant du département des menuisiers à l'École Industrielle, Chs. Laporte, orfèvre, J. Roy, brasseur, sont partis lundi pour une partie de chasse et de pêche à Verchères.

M. Urgel Boucher, ingénieur civil et inspecteur du hâvre, à Montréal, était en cette ville dimanche dernier.

M. Viateur Laforest de la maison Garand et Boulard, marchands de Montréal, est venu passer la journée de dimanche dernier chez son père M. Pierre Laforest, surintendant de l'aqueduc ici.

Le 22 du courant à St Paul, M. Jérôme Chaput est mort muni de tous les Sacraments, à l'âge avancé de 94 ans. Le défunt était l'un des plus anciens de sa localité où il résidait depuis 69 ans. Il laisse quatre enfants pour déplorer sa perte. Dans le cours de sa longue carrière il n'a jamais cessé de mériter l'estime générale dont il jouissait à bon droit. Ses funérailles ont eu lieu dimanche dernier à St-Paul.

Le Revd M. Geoffroy a chanté le service funéraire.

La Neuvaine des Dames de Ste Anne s'est terminée mardi à l'église paroissiale, par une communion générale et un pèlerinage au sacuaire de Notre-Dame de Bonsecours.

Le 2 du mois prochain on sera appelé à célébrer suivant l'usage la fête de la Portioncule.

Depuis quelque temps notre train local arrive toujours en retard. Le public voyageur se plaint non sans grande raison du peu d'égard que le Pacifique semble avoir pour lui sur ce point.

M. Avila Mailbot, fils de M. Prisque Mailbot, autrefois de cette ville, M. Léonard Manseau et sa femme, et M. Joseph Fiset, tous de Lake Linden E. U. sont dans le moment en visite au milieu de nous.

M. Frs. Xavier Couto autrefois de Lanoraie et depuis quelques années à la rente de M. Léon Ratel de la paroisse de St-Thomas, est décédé chez ce dernier, lundi, à l'âge de 75 ans environ. Son service a été chanté hier à St-Thomas. Le Revd M. Chausse vicaire a officié. L'assistance était très nombreuse.

Notre marché de samedi dernier a été assez bon; on y remarquait surtout une abondance extraordinaire de framboises et qui pour effet d'en faire notablement diminuer le prix, au grand contentement des amateurs de ce fruit savoureux.

Delle Victoria Beauregard, modiste, de Montréal, est actuellement en visite chez son oncle, M. Théophile Robitaille, marchand de la paroisse de St-Ambroise de Kildare.

M. A. Manseau, propriétaire de "l'Hôtel du Pacifique" nous prie de remercier le public de l'encouragement qu'il a reçu jusqu'à ce jour et de signaler son établissement à l'attention des voyageurs.

M. Z. Fontaine, C. Clouthier, E. Kelly, E. D., C. Bernard, C. Magnan, A. Magnan, E. M. D. Raoul Guilbault, E. E. D. et Raoul Guilbault, sont partis mardi dernier pour Terrebonne, où ils se sont embarqués à bord de "La Joyeuse". Le yacht de M. Guilbault, pour se rendre à Québec. En revenant ils passeront quelques jours dans les lacs St-Pierre.

Nous leur souhaitons bon voyage ainsi qu'une heureuse pêche.

Nous commencerons le 15 août prochain, à publier la liste des noms des personnes de la ville ou de la campagne, qui nous doivent soit pour abonnement ou impression quelconque et qui ne veulent pas nous payer.

M. le Dr Nolin dentiste sera ici mardi et mercredi prochain à l'Hôtel Riopel. Nous conseillons tous ceux qui ont des dents à faire extraire ou à faire planter d'aller le trouver. Nous lui garantissons la plus grande satisfaction.

Petites Sépultures.

En cette ville samedi dernier, M. Ald. Charland, député Shérif, enterra l'un de ses enfants portant les prénoms de Alexandre Jules Avila, et mort à l'âge de 4 mois et 15 jours.

Le même jour M. J. D.A. Fitzpatrick ingénieur civil et arpenteur, conduisait l'un de ses enfants à sa dernière demeure.

Le lendemain quatre autres petits enterrements: celui du dernier enfant de notre propriétaire, celui de l'un des enfants de M. J. A. Laroche, celui du dernier né de M. J. L. Prévillo, et celui de l'enfant de M. Etienne Leclerc.

Mardi de cette semaine M. Stanislas Codere enterra un enfant et hier M. Adélaïde Goulet devait aussi en faire autant.

Aujourd'hui à 4 hrs a lieu la sépulture solennelle de Marie Cécile enfant de Louis Robitaille, Ecr. Pharmacien.

Echos du Jour.

Sir John Abbott est parti pour une partie de pêche dans la rivière Restigouche.

L'éruption de l'Etna diminue de violence.

A l'avenir les employés du gouvernement fédéral seront tous payés par chèques au lieu de recevoir leur salaire en argent.

La semaine dernière, il a été expédié du port de Montréal 4,886 bêtes à cornes et 4,098 moutons.

En une seule journée—vendredi, le 22 courant,—soixante cultivateurs sont partis de l'Etat du Michigan pour aller s'établir au Nord-Ouest.

Une dépêche de Winnipeg, en date du 22, dit:

Sept cents excursionnistes des provinces de l'est sont arrivés ici hier, un bon nombre venant des provinces maritimes. La majorité d'entre eux demeureront ici jusqu'à la semaine prochaine pour assister à l'exposition provinciale qui s'ouvre lundi.

Les feux de forêts font des ravages considérables au Cap Breton.

La grêle a causé beaucoup de dommages aux récoltes dans Ontario.

D'après le dernier recensement, la population de la ville de Chicago est de 1,478,318 âmes.

La magnifique résidence de l'hon. M. McGreevy sur l'Esplanade à Québec, servira de demeure au nouvel évêque anglican.

Le congrès américain sera probablement prorogé lundi prochain; puis la lutte électorale commencera sur toute la ligne.

Bientôt il nous sera donné de voir un vieillard de 83 ans revenir à la tête du gouvernement du Royaume-Uni de la grande Bretagne. Ce sera la quatrième fois que M. Gladstone prend les rênes du pouvoir.

Le parlement anglais est convoqué pour le 11 août.

La ville de Manchester, en Angleterre, a souscrit \$4,000 pour les sinistrés de Terrebonne.

LUTE TERRIBLE

ENTRE UN HOMME ET UN OURS

Ces jours derniers, deux Français d'Outawa étaient campés au bord du lac Murphy, dans le district de Nepissing.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'un d'eux s'arma de son fusil pour aller à la chasse et, rendu à un mille de la tente, il entendit des clameurs d'effroi poussées par deux d'enfant. Il dirigea ses pas vers l'endroit d'où venaient ces cris effarés, et quelle ne fut pas sa stupeur en apercevant au bout de quelques instants un ours énorme dressé en face d'un enfant de douze ans, jeune Polonais dont les parents demeurent dans les environs.

Que faire? Trier lui était impossible, car le petit malheureux, la bête et lui se trouvaient en ligne droite; se mettre de côté et trouver une clairière qui lui auraient permis de tirer en diagonale, c'était trop long, car il lui fallait ne pas prendre un instant pour sauver l'enfant. Alors, avec un courage magnifique, il se précipita entre le fauve et sa victime et aussitôt commença une lutte terrible, un combat à mort.

Au bout de quelques minutes, le chasseur eut le Jessus et un dernier coup de fusil fractura le crâne de la bête enragée.

Le jeune Polonais fut reconduit chez ses parents et notre héros revint à sa tente triomphant. Il est cependant vrai de dire que ses habits étaient tout en lambeaux.

Un Hoa de mer apprivoisé

Un pêcheur d'Astoria (Orégon) possède un bon Hoa de mer qui suit son bateau comme un chien, trotte derrière la voiture de son maître. Il l'avait pris tout jeune dans un filet. La pauvre petite créature poussait des cris si plaintifs que le pêcheur

en eut pitié; il la rapporta sur le rivage et en prit soin. Il la nourrit de lait pendant tout l'hiver, et cet été, devenu grand, le Hoa de mer accompagne son maître à la pêche. Il nage à l'arrière du bateau et prend le plus vif intérêt à la pêche. Dès qu'on lève les filets, il s'avance le long du bateau et crie jusqu'à ce qu'on lui ait jeté un poisson.

Notre-Dame de Montfort

Le 28 courant aura lieu la bénédiction solennelle de l'église de Notre-Dame de Montfort, S. G. Mgr l'archevêque d'Outawa présidera la cérémonie.

Les hommes charitables qui, en 1881, sous l'inspiration de feu M. l'abbé Rousselot, s'aventurèrent dans la forêt, au nord du comté de Vaudreuil, pour y jeter les bases du premier et seul orphelinat agricole de cette province, doivent être aujourd'hui contents de leur œuvre. Au our de l'orphelinat s'est élevée une jolie paroisse où regnent l'aisance et la prospérité.

L'orphelinat lui-même, que dirigeait les RR. PP. de la compagnie de Marie, a été un succès: il rend de grands services à la société. Prendre ces malheureux sans parents, qui, laissés seuls, deviennent une plaie pour leur pays, les recueillir, les élever, les instruire, leur montrer un métier, en faire des hommes utiles à leur patrie et de bons chrétiens, tel est le but des orphelinats agricoles.

Une œuvre de cette nature ne devrait-elle pas être décrétée d'utilité publique? Et pourtant, jusqu'ici, l'orphelinat de Montfort n'a reçu que de la charité individuelle ou à peu près.

A l'occasion de la fête du 28, plusieurs des amis de l'œuvre se proposent, dit-on, de se rendre à Notre-Dame de Montfort pour y constater par eux-mêmes les progrès de l'insitution, fruit de leur charité. Ce sera un beau voyage pour eux; ils reviendront de là avec la satisfaction du devoir accompli, la joie des services rendus au malheur et à la patrie et la conviction qu'ils ont acquis la reconnaissance de nombreux enfants qu'ils ont sauvés de l'abandon.

Grave accident sur la voie ferrée

UN HOMME TUÉ PAR UNE LOCOMOTIVE ENTRE ST-AUGUSTIN ET STE-SCHOLASTIQUE

St-Augustin, 25.—Un citoyen de la paroisse de St-Augustin, du nom de Alexandre Prud'homme s'est fait tuer par une locomotive, hier après-midi, sur la voie ferrée, entre la gare de cette paroisse et celle de Ste-Scholastique. Le défunt, âgé d'environ 40 ans, était sourd-muet. Le coroner Mignault doit tenir une enquête cette après-midi.

Un pêcheur pris par un poisson

Les journaux du Texas apportés par le dernier courrier, contiennent une bien jolie histoire de pêche, dont ils garentissent l'authenticité. "Un nommé A. M. Moore, racontent nos confrères du Texas, était allé en partie de pêche avec quelques-uns de ses amis, dans le lac Eagle, au territoire indien. Les pêcheurs ont campé au bord du lac, et le lendemain matin, Moore, levez un des premiers et désireux d'éclipser ses compagnons, s'est jeté à l'eau avec sa ligne et a gagné à la nage une poutre flottante sur laquelle il s'est installé. Le poisson tardant à mordre, Moore a eu la mauvaise inspiration de prendre un bain de pieds. Il était assis tranquillement sur sa poutre, les deux pieds dans l'eau, lorsque tout-à-coup, ses compagnons l'ont entendu pousser un cri déchirant.

"Presque aussitôt, ils l'ont vu tomber à l'eau et faire des efforts désespérés pour regagner la rive à la nage. Un énorme poisson l'avait mordu à l'orteil, jusqu'à l'os et y était resté accroché. Arrivé sur le bord du lac, ayant encore de l'eau jusqu'à mi-jambe, le pauvre pêcheur souffrant adreusement, a saisi le poisson d'une main, et lui ouvrant la bouche de l'autre, à fini par lui faire lâcher prise. Le malheureux Moore n'a même pas eu la satisfaction de garder le poisson qui avait si bien mordu, car il lui a glissé des mains et s'est sauvé. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que Moore a été obligé, depuis, de se faire amputer l'orteil."

Décidément on ne doute de rien au Texas.

Conserves de tomates.

Choisissez les tomates très mûres et très saines. Placez-les dans une bassine à confiture, sur le feu. Lorsqu'elles auront à peu près rendu toutes leur eau, retirez-les et passez à travers un tamis bien propre, placez-les dans une terrine; si vous n'avez pas de tamis pour cet usage, passez vos fruits dans un linge humide. Mettez les ensuite réduire dans la bassine jusqu'à ce qu'elles aient acquis une bonne consistance. Versez dans des petits pots et bouchez soigneusement. Une légère couche d'huile d'olive,

mise dans chaque pot, intercéderait complètement le contact de l'air et empêcherait la conserve de moisir et de s'altérer.

COLONNE

DU "BON MARCHÉ"

Rappelez-vous

que pour le mois de juillet, nous avons encore réduit nos prix et que

LE "BON MARCHÉ"

tient toujours la tête pour plaire à la pratique la plus économe et la plus difficile.

Il faut que l'on

DONNE SATISFACTION

encore et toujours

Guibault & Gravel,

Ancien Magasin

Picard & Chevalier.

CONTRAT DE LA MALLE.

DES SOUMISSIONS adressées au

Bureau de l'Inspecteur des Postes

Trois-Rivières, 25 Juin 1892.

Inspecteur des Postes

M. J. E. DESROCHERS

TAILLEUR

Solicite bien respectueusement le public de venir le voir, promettant à tous diligence et satisfaction.

Vu sa coupe et sa confection, il se fait fort de contenir les gons sous tous rapports, et à des prix défiant toute compétition.

Il a transporté sa boutique sur la rue St-Paul, porte voisine de l'atelier de la Gazette de Joliette.

La Cie d'Exposition de Montreal.

1892 ----- 1892

GRANDE EXPOSITION PROVINCIALE Agricole et Industrielle.

LA SECONDE EXPOSITION ANNUELLE sera tenue du

15 au 23 Sept. Prochain

Les terrains de l'Exposition ont été agrandis et améliorés, et pourvus de nouvelles et nombreuses facilités.

Taux réduits sur les chemins de fer et les bateaux à vapeur.

Applications pour les entrées; la liste des prix et autres informations peuvent être obtenues en s'adressant à

S. C. STEVENSON, Gérant et Secrétaire, 76 rue St-Gabriel, Montréal.

Pilules Anti-Ulcereuses.

Symptômes.—Moiteur et dérangeaison la nuit. Si vous laissez faire vous êtes bientôt couvert de tumeurs. L'OSGUEAT SWAYNE arrête la démangeaison, purifie le sang, guérit les ulcères et est un sûr préservatif contre ces sortes de maladies. Offert à tous les droguistes pour 50 cts. Dr. Swayne & Son, Philadelphie.

LYMAN FILS & CIE, MONTREAL, seul agent.

Ouvriers, ouvrières, mères de famille et fabricants.

LA "NEW-WILLIAMS"

Cette machine dont nous vous mettons ci-dessus la photographie, sous les yeux, est d'une valeur intrinsèque sans égale. Son mécanisme est perfectionné, simple, peu compliqué par conséquent facile à comprendre ce qui est à considérer pour ceux qui ont quelque expérience en ces matières.

D'après le témoignage de tous ceux qui la connaissent et s'en sont servis "l'ouvrière incomparable" pour les travaux domestiques qu'on peut lui demander. Elle est à la disposition de toutes les familles et grandement à bon droit recherchée par tous les manufacturiers, ses preuves dans les grandes boutiques étant faites. Si vous aimez un article en tous points recommandable, la "New-Williams" obtiendra nécessairement votre préférence entre mille autres qu'on vous offrira sur le marché, en les donnant comme sans rivaux.

Pour plus amples détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

Plus de détails adressez-vous à M. J. C. Robitaille le seul dont on puisse se procurer à Joliette.

Nota bene.—Ce monsieur, au même temps vend des orgues, harmoniums et pianos tout en vente partout la qualité, la force harmonique et la précision. Voulez-vous un bon instrument de musique? Adressez-vous donc à M. J. C. Robitaille, qui fait marcher de front depuis des années le commerce des pianos, orgues, harmoniums et machines à coudre.

AVIS AUX CULTIVATEURS

M. P. L. Lévesque, cultivateur de la paroisse de St-Thomas, informe le public que son moulin à scie est en pleine opération, et qu'il invite les gens à aller faire scier leur bois, ou lui en vendre, car M. Lévesque achètera des billets de toutes les sortes de bois pour en faire un commerce soit pour de l'argent ou pour du bois pressé ou en boîtes. Il fera aussi le bardeau à moine ou à 60 cents le mille.

M. Lévesque profite de cette occasion, comme commerçant de foi depuis douze ans, pour remercier tous ceux qui l'ont encouragé jusqu'à présent, et qu'il continuera comme par le passé à acheter leur bois au plus haut prix du marché.

Ceux qui auront affaire à lui pourront le rencontrer tous les samedis à l'hôtel Désormier, à Joliette.

AU PUBLIC.

Tous seront en tout temps sûrs de trouver chez M. Joseph Roy, au choix, de la Molson, de la Roy, de la Dupuis, de la Daws, de la Loger, de la Ale, de la falo etc., enfin, enfin.

Aussi du vin considéré comme le meilleur en tant que tempérant.

Salles ouvertes et très confortables à la disposition du public.

Vente de bière en gros et en détail. Encouragez l'un de vos meilleurs serveurs, gens de Joliette et des campagnes environnantes.

Prix ordinaires, conditions faciles, service poli, ponctualité et affabilité.

T. H. SYLVESTRE Marchand-Tailleur

établi à l'ancienne place d'affaires de L. G. Froment, en face du marché, promet satisfaction à tous ceux qui l'encourageront. On le trouvera toujours disponible à son établissement à toute heure du jour et dans la soirée. Il tient constamment en vente un assortiment varié de woods, serge et draps de toutes sortes pour hommes et enfants. Ceux qui achèteront chez lui auront l'avantage de la coupe [tailleur] pour rien, gratis.

M. T. H. Sylvestre possède une grande expérience dans son métier et se fait fort de contenir même les plus délicats et les plus difficiles.

Ouvrage fait à demande, livré à l'heure convenue, conditions faciles.

SPECIALITE: — Hardes faites en gros et en détail, pour hommes et enfants à plus bas prix que nulle part ailleurs, vu que M. Sylvestre confectionne lui-même, étant pour cette raison en lieu de défier toute compétition.

Allez le voir une fois et nécessairement vous devrez retourner chez lui.

DIX LIVRES EN Deux Semaines QU'EN PENSEZ-VOUS?

Comme Régénérateur des Chaires il n'y a pas de doute que par l'

EMULSION SCOTT

Aux HYPOPHOSPHITES de CHAUX et de SOUDE

Beaucoup de Malades ont gagné une livre par jour. Elle guérit LA PHTHISIE, les Affections Scrofuleuses, Bronchites, Toux, Refroidissements et toutes les Maladies Tuberculeuses. Aussi agréable que du lait.

Préparé par SCOTT & BOWNE, Belleville.

Tannerie Lamontagne.

En fait de couturerie, on ne peut signaler à l'attention des gens aucun établissement plus digne d'encouragement.

Le propriétaire occupe l'ancienne place d'affaires de M. Magloire Masse, ci-devant maître tanneur de la ville de Joliette, rue DeLanaudière.

Pour vente de peaux ou achats de cuir et toutes les autres transactions, s'adressez par lettre ou verbalement, à M. HENRI BOURRASSA, gérant, à Joliette.

Les cultivateurs sont d'avance assurés d'obtenir pleine et entière satisfaction, soit pour les ventes ou les achats qu'ils auront à faire.

Ouvrage de première qualité, service expéditif, toute commande incessamment honorée de la plus grande attention.

Encouragez cette tannerie qui est en lieu de rivaliser avantageusement avec toutes celles dont la renommée est le plus solidement établie et enviable à tous les points de vue.

N'oubliez pas l'adresse, ancienne place d'affaires de M. Magloire Masse, Rue de Lanaudière, Joliette, P. Q.

Argent à prêter.

100,000 à prêter sur hypothèque, par montant de 500 piastres et au-dessus, à 5 et

